

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 25 OCTOBRE 1884.

No. 44

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

Les petits qui s'envolent.

AUX MÈRES QUI LES PLEURENT.

Ah! oui, qu'ils sont heureux! tous ces beaux petits anges,
Qui s'en vont, souriant, à leurs premiers printemps,
S'asseoir aux pieds de Dieu, pour chanter ses louanges
Jusqu'au-delà des temps.

Tous ces blonds chérubins, qu'il faut que Dieu les aime!
Pour qu'ils soient appelés, sans lutte et sans combats,
A partager la gloire et le bonheur suprême,
Promis à ses soldats.

Comme ces colibris, qui des fleurs demi-closes,
Aspirent, en passant, le suc essentiel;
A la coupe des jours trempant leur lèvres roses,
Ils n'ont bu que le miel.

Voguant sur une mer au-dessus des orages,
Emportés, tout ravis, sur l'aile des flots bleus;
Ils n'ont plus, comme nous, à craindre les naufrages
De nos fleuves houleux.

Que Dieu leur a caché de cruelles tempêtes!
A ces frêles épis moissonnés dans leur fleur;
Craignant, pour eux l'automne, il a soustrait leurs têtes
Aux vents froids du malheur.

Eux, qui nous ont quittés avant l'âge des songes,
Avant ces jours fiévreux où l'on croit tout tenir;
Ils n'auront pas connu les engageants mensonges
Que promet l'avenir.

Eternels héritiers du Royaume adorable
Où les bonheurs d'hier sont ceux du lendemain;
Ils n'ont jamais senti la soif insatiable
Du pauvre cœur humain.

Ils n'ont pas eu, hélas! en touchant à la terre,
A suivre des cercueils le cœur plein et navré;
Et sur un être cher dormant au cimetière,
Leurs yeux n'ont pas pleuré.

.....
Anges, oh! dites-moi? Quand tout dort dans nos plaines,
Quittez-vous quelquefois vos somnités lointaines,
Pour visiter notre séjour?
Est-ce vous, qui venez réchauffer de votre aile,
Les petits orphelins de la pauvre hirondelle,
Tombés aux griffes du vautour?

Est-ce à vous qu'il répond, l'enfant encore aux langes?
Quand sa bouche bégaye, avec des sons étranges,
Des fragments de mots isolés;

Et rêve-t-il du Ciel? quand on le voit sourire,
Pendant son doux sommeil, aux baisers du zéphire,
Comme les jeunes fleurs des blés.

Purs et subtils rayons de l'immortelle flamme!
Vous êtes remontés, en passant par notre âme,
Vers votre lumineux foyer;
Mais vous avez laissé, dans vos berceaux, la douce
Et moelleuse chaleur, que laisse au nid de mousse,
L'oiseau qui vient d'y sommeiller.

Combattez avec nous bienheureux petits anges!
Vous qui formez là haut les célestes phalanges,
Dont s'entourne l'Éternel?
Dans l'immortel séjour, soyez notre avant-garde!
Préparez la victoire! Hélas! car il nous tarde
D'aller nous reposer au Ciel.

Aux brises de la terre, ouvrez votre aile blonde!
Venez atteindre la main aux naufragés du monde,
Qui sont sans pain et sans abris!
Pour entendre le port la route est graveleuse;
Faites couler, d'en haut, de l'eau miraculeuse
Sur leurs pieds seignants et meurtris!

Puisque le bord du Ciel est au-delà des cimes,
Par pitié! sous nos pas, éclairez les abîmes
De vos étincelants flambeaux!
Afin qu'aux pieds de Dieu, dans les clartés divines,
Nous puissions, de nos cœurs arrachés aux épines,
Rapporter les derniers lambeaux.

Ne nous oubliez pas! Et consolez vos mères!
Qui répandent encore des larmes bien amères
Sur vos silencieux berceaux.
Demandez au bon Dieu, pour ces âmes si bonnes,
Qu'il tresse pour leurs fronts d'immortelles couronnes,
Dont vous serez les blancs joyaux!

O vous qui les pleurez ces petits qui s'envolent,
Votre cœur vous abuse, et vos pleurs vous effolent.
Vos enfants sont au Ciel! Pourquoi vous attrister?
Leur bonheur est complet! Qu'ont-ils à regretter?

.....
O mères! Les écueils des sentiers du jeune âge;
Les angoisses du cœur, à son premier orage;
Les rêves d'avenir, laissés sur le chemin;
Les amitiés d'hier mortes le lendemain;
Les vertus d'apparat d'hypocrites infimes;
La haine qui poursuit jour et nuit ses victimes;
Les leçons du malheur; la triste pauvreté;
Les abandons cruels des jours d'adversité;
Les vifs empressements que l'intérêt réveille;
Les dédains écrasants des riches de la veille;
Les orgueils du méchant; l'injustice et l'affront;
L'insulte prodiguée au plus généreux front;
Les grands déraillements où tout croule et s'abîme;
Les sombres désespoirs qui mènent à l'abîme;
Les séparations, les exils douloureux;
Les drames déchirants de l'heure des adieux;
La mort des siens, les deuils, les pleurs du cimetière;
Les regrets condensés d'une existence entière;
La vieillesse ployant sous son propre fardeau;

Voilà ce qu'on ignore, en mourant au berceau.

ALFRED MORISSET.

Sainte-Hénédiène, 1884.

CHRONIQUE.

Un jour j'écoutais parler deux jeunes gens.
—Alors, dit-il, vous ne voulez pas aimer?
Elle eut un petit rire.
—Ai-je dit que je ne voulais pas? dit elle. Cela se peut.

—Et vous parlez sérieusement?
—Voyez plutôt.
Et, tournant vers lui sa fine tête, élégante et fière, elle le regarda fixement de ses deux yeux profonds et clairs.

Il soutient le regard un instant, qui fut long. Puis, en même temps, leurs yeux se détournèrent, tandis que le même sourire fugitif, un peu nerveux, plissait légèrement le coin de leurs lèvres. Ils se turent de nouveau.

—Quel âge avez-vous? dit-il enfin.
—Vingt ans.
—Et vous désirez l'amour?
—Je ne le défie pas plus que je m'en défie.
—Et d'où vous vient cette belle assurance?
—Je ne sais pas... Peut-être de ce que j'ai beaucoup lu.

—Pensez-vous donc que les livres contiennent la vie?
—Je vous le demanderai, à vous qui en faites. Il eut un léger haussement d'épaules.

—Oh! dit-elle, voilà une critique sommaire!... Injuste, peut-être? Suspecte, en tout cas, car c'est l'orgueil qui vous la dicte. Oui, l'orgueil. L'homme ne met-il pas toujours son amour-propre à valoir mieux que ce qu'il fait, à laisser croire qu'il ne se livre jamais tout entier, même dans la plus personnelle de ses œuvres? A votre aise. Je ne vous contredirai pas.

—Merci.
—Que m'importe, d'ailleurs? Ce que je reproche aux livres, ce n'est pas leur manque de sincérité, plus ou moins affecté, plus ou moins récl. Cela, c'est affaire entre l'écrivain et sa conscience, si tant est que la chose en vaille la peine. Croyant ou sceptique, dupeur ou dupé, vous faites votre œuvre, en artiste, car sans art, elle ne serait rien. C'est là, en somme, votre souci. Mais, détachée de vous, votre œuvre vit, d'une vie propre. Et, pour elle, commence une prodigieuse aventure. Comme autant d'impalpables semences que le vent emporte, vos idées se dispersent, au gré du hasard. Dans quels esprits tomberont-elles? Dans quels cœurs iront-elles germer? Quels sentiments, quelles passions y feront-elles éclore? Vous ne savez pas. Personne ne sait. Il y a là un mystère, redoutable, peut-être, curieux à coup sûr. Vous a-t-il jamais inquiété?

—J'y ai pensé, quelquefois.
—Tranquillement, n'est-ce pas? En philosophe? Eh bien, votre philosophie a tort. Vous ne vous doutez pas du mal que peuvent faire les livres. Pour vous en douter, il faudrait que vous puissiez voir, de vos yeux, un exemple de leurs ravages... J'en suis un, moi qui vous parle. Oh, ne souriez

pas ! le cas n'est pas de ceux qui prêtent au sourire. Je vous disais tout à l'heure que je croyais, moi, être incapable d'amour. Et, quand vous me demandiez mon âge, je vous répondais : J'ai vingt ans... Je vous parais un monstre, peut-être ? Soit ; ce monstre, c'est vous qui l'avez fait, vous et les autres, les faiseurs de livres.

— Je ne vous croyais pas si capables !

— Vous l'êtes, pourtant. Et, si vous voulez savoir pourquoi, je vais vous le dire. C'est parce que dans toute âme un peu délicate, vous profanez l'amour avant même qu'il n'y soit éclos. Comment ? Par brutalité ? Non. Par perversité ? Pas d'avantage. Je ne parle ici ni des brutaux ni des pervers. Je parle de tout homme qui tient une plume, fut-il le plus chaste de tous les poètes. A mes yeux, le plus idéaliste de nos romanciers ne vaut pas mieux que le ramasseur de documents le plus vulgaire. Leur crime commun, votre crime à tous, c'est de déflorer tous les sentiments par le seul fait de les dépeindre ou de les traduire ; c'est de s'acharner à en épuiser toutes les nuances, à en découvrir toutes les formules, réelles ou possibles, à tel point qu'un être humain est aujourd'hui incapable d'aimer d'une façon qui soit à lui, rien qu'à lui. Quel soupir poussera-t-il qu'il n'ait déjà entendu ? Quel cri jaillira de sa poitrine où il ne retrouve l'écho d'une passion connue ? Et comment n'éprouverait-il pas un irrémédiable dégoût à se dire que, quoi qu'il fasse, quoique suave, ou résignée, ou jalouse, ou violente que soit sa tendresse, il ne saurait être, lui, qui l'exprime, qu'un ténor à la voix plus ou moins juste, roucoulant un air que tout le monde a chanté avant lui !...

Lui—ou elle—bien entendu. Simple différence de registre ou de timbre. Mais l'air n'en restera pas moins le même, implacablement noté des mêmes notes, scandé du même rythme, ponctué des mêmes soupirs. Et combien y en a-t-il de ces airs ? Hélas, le compte est aisé à faire ! De Byron à George Sand, et de Musset à tel vivant que je vous pourrais nommer, vous trouverez cinq ou six maîtres ayant écrit, chacun dans son style, la partition moderne de l'amour. Et par eux, toute la gamme a été épuisée, je vous le jure, toutes les notes du clavier ont sonné sous leurs doigts. Ou si, par hasard, quelque combinaison leur a échappé, soyez tranquille, elle n'échappera pas à un autre artiste de moindre envergure, mais d'analyse plus patiente, qui se chargera d'aller découvrir, dans le plus intime repli de l'âme humaine, la dernière corde à faire vibrer, et qui n'aura point de repos, vous pouvez m'en croire, jusqu'à ce qu'il en ait tiré le son inédit dont il secouera, pour une minute peut-être, la torpeur blasée de nos dilettantes. Et ils se succèdent ainsi, les misérables, ne laissant après eux plus rien à trouver, à inventer même, ayant tari d'avance toutes les sources de la nature, et vieilli la jeunesse, et fait de l'homme je ne sais quel fantoche à qui rien n'appartient de ce qui est lui-même, pas même le battement de son cœur... Je vous dis, moi, que c'est affreux, et que j'en pleurerai—si je ne savais que ces larmes-là ont déjà été mille fois pleurées ! Aussi, vous voyez, j'ai pris le parti d'en rire.

Voilà l'effet démoralisateur que produit la lecture de ces romans où l'idéalisme entraîne l'esprit et le cœur au-delà des limites de la raison. L'esprit n'est pourtant pas trop fort, il ne faut pas chercher à l'affaiblir, et le cœur n'est jamais trop bien fait pour chercher ainsi à l'avilir.

MAUD.

A propos de Mariage.

À MA JEUNE SŒUR.

Heureuse enfant ! tu ne peux assez dire à tous la joie de ton cœur, et, dans ton enivrement, ton extase, ton délire, tu voudrais que ma voix, rebelle à de si doux transports, s'unisse à la tienne pour chanter plus haut ton bonheur.

Amie, à peine d'hier dans la vie, tu viens d'en franchir la plus enchanteresse de ses portes. Sans presque t'en douter, tu entres dans cette phase où l'existence commence à être réellement quelque chose.

Car, qu'a été pour toi jusqu'à aujourd'hui le chemin, pourtant rude, que tous nous avons à parcourir ?...

Tu n'as eu qu'à tendre la main pour cueillir les roses du sentier ; à peine si quelques légères épines ont osé toucher tes doigts : tu n'as eu qu'à développer ton regard pour trouver de frais gazons, de délicieux ombrages ; à peine si quelques tièdes haleines se sont mêlées à la brise embaumée ; à peine si quelque souffle hardi a profané l'air par de tes ans.

Tu n'as encore connu de la vie que le parfum des fleurs, le murmure du ruisseau et le tendre gazouillement des oiseaux : tout a toujours chanté autour de toi ;—ton cœur aussi.

Et tour à tour émue, joyeuse, impatiente, tu vis avec délice tes jours couler radieux, s'enlacer un à un ; tu sentis, avec un bien légitime tressaillement, la première fleur de ta belle jeunesse s'épanouir délicieusement aux rayons du bonheur. Emportée par un plaisir vers un autre plaisir, ballottée entre le désir et l'espérance, avec quelle ivresse, dis, n'as-tu pas baisé la couronne des vingt printemps, impatientement attendus ; avec quels décors, quelles peintures ravissantes n'as-tu pas vu arriver cet âge que toutes les jeunes imaginations rêvent, désirent, espèrent, attendent ; vers lequel elles voudraient pouvoir se précipiter, tandis que d'autres, les larmes aux yeux, veulent le reprendre quand ils ne l'ont plus, quand, déjà, il est bien loin !

C'est qu'à vingt ans, la vie est si belle, si riche, si splendide !

Aussi fus-tu consciente du trésor que tu tenais, et montée sur ces quelques degrés du temps, tu voulus darder tes regards dans l'espace.

En apercevant un chemin montant, descendant, serpentant, disparaissant à l'horizon où tout semblait se confondre, t'échapper, tu t'arrêtas, désireuse, troublée, presque inquiète.

C'est alors que tu donnas ta main au compagnon qui s'offrait à te faire gravir les monts, traverser les collines, franchir les ravins ; c'est alors que tu t'abandonnas au jeune guide qui voulait soutenir ta marche à travers les sentiers difficiles ; trouver pour toi un abri contre la tempête, un asile pour le repos.

C'est alors qu'un grand frère remplaça grande sœur.

* *

Je ne lui en veux guère ; sinon de t'avoir mise bien jeune en face d'un avenir plein de grandes et nobles choses.

Cependant tu ne dois pas avoir consenti à changer de nom pour l'unique plaisir de voir briller un anneau à ton doigt ; tu ne dois pas avoir été t'agenouiller sous les mains élevées d'un digne prêtre, qui vous a bénis tous deux, sans te demander à quoi menait cette communauté d'existence que tu acceptais ; tu ne dois pas t'être engagée dans une voie inconnue pour n'y trouver qu'une longue suite de jours décolorés, où la veille vaut souvent mieux que le lendemain ?

Non, ton cœur est mieux fait.

D'ailleurs, la Providence, dont la sagesse indiscutable préside à tout, en ne permettant qu'un seul bonheur à la femme, veut bien le lui donner en l'amour dans le mariage. Et pour ceux qui s'aiment tendrement, sincèrement, qu'il est aimable, qu'il est gracieux, qu'il est court, surtout, le pèlerinage de la vie !

Ce n'est pas sous le toit d'un palais somptueux qu'il faut aller chercher les favoris du bonheur, le chaume en abrite bien davantage. Ce ne sont pas ceux que la nature a ornés de tous les avantages physiques qui ont les plus beaux rayons du soleil de la vie à deux : la félicité n'y est durable qu'autant qu'on a méprisé ses agréments extérieurs pour y trouver une paix, une consolation, une jouissance continuelle, sans trêve, sans remords.

Les voyez-vous, ceux-là que de frappants contrastes nous semblent diviser ? Dieu les a créés l'un pour l'autre. Le monde peut, pour un moment, les séparer, mais la destinée les rapproche ; tôt ou tard ils doivent se rencontrer, s'aimer, s'unir ; puiser dans un amour mutuel et loyal le courage inouï qu'il faut pour monter à deux le chemin abrupt de la vie.

Oh ! je les aime ces octogénaires qui ont traversé un demi-siècle en se donnant la main. Je les aime ces cœurs ferts et vaillants qui ont su diminuer leurs peines par un échange de confiance aveugle et absolue, augmenter leurs joies par une réciprocité de sentiments et d'affection. Je les aime ces vénérables vieillards dont le même souci, la même joie, ont ridé le front, dont la même souffrance, le même amour, ont blanchi les cheveux ?

J'aime à les voir, courbés sous le fardeau du temps, soutenant encore la marche l'un de l'autre, s'acheminer d'un pas tremblottant vers le temple du Seigneur. J'aime à les voir au pied de l'autel, du même peut-être qui les a vus pleins de jeunesse, de vigueur.—J'aime à les voir, égrenant entre leurs doigts jaunis ce long chapelet qui a vieilli avec eux. J'aime à les voir, je les admire !

C'est ainsi que je comprends une union bénie de Dieu ; c'est ainsi que je comprends les charmes de la vie à deux,—charmes qui se conservent toujours nouveaux à travers les épreuves même de l'existence.

Jusqu'aux portes du tombeau, respectant les plus saintes croyances, la plus absolue des intimités conservant un certain cachet qu'on semble oublier de nos jours, doit faire trouver encore un bonheur sans égal dans la possession entière l'un de l'autre ; Bonheur d'autant plus grand, d'autant plus nécessaire, que les années l'auront rivé comme une chaîne aux bras de ceux qui, au terme de leur pèlerinage, n'auront laissé sur la route parcourue, aucun sentiment mêlé à de grossiers alliages.

* *

Et, ma bonne sœur, je crois fermement que Dieu a placé entre les mains seules de la femme, le secret des unions bénies, des existences noblement et saintement remplies.

Ah ! la vie est une œuvre qui demande du courage et de la raison. Le sentier n'est pas toujours bordé de fleurs. A la femme est donnée une bien grande tâche.

Pour que sa mission sur la terre soit parfaitement rendue, il faut que, s'oubliant elle, elle consacre tous ses instants, toutes ses facultés au bien-être des siens, à ceux qui l'entourent. La nature ne l'a douée de tous ses moyens que pour qu'elle les employât à faire naître, à cultiver, à multiplier les bonheurs autour d'elle.

Et la plus large part des petits soins, des mille et une attentions que demande une vie pour être heureuse, doit être déversée à pleines mains sur l'époux. Tout doit se concentrer pour centupler plaisirs, ses joies ; pour le faire marcher de surprise

en surprise, afin que rien n'empêche qu'il bénisse ses biens.

Il faut que son cœur se dilate sous l'atmosphère d'un intérieur délicieusement choyé ; il faut que son âme se repose dans un coin de paradis où la bonté naît d'elle-même, où jamais l'amour ne se change en soupçons jaloux, amers, en ressentiments douloureux.

Il faut que la femme sache conserver la dignité de sa conduite, respecte la fierté de son caractère, donner au compagnon de son existence tous les entraînements de sa confiance et de son affection.

C'est aussi, par un enchaînement de pensées intimes, de sentiments délicats, que la vie unie est douce et facile. Le cœur reste bon, reste pur, enthousiasmé,—et il est heureux.

HERMANCE.

La femme à la mode.

Les femmes à la mode se divisent en deux classes qu'il faut bien se garder de confondre :

“ La femme à la mode avec préméditation.”

“ La femme à la mode sans le savoir.”

Cette dernière rend à la divinité capricieuse un culte involontaire, sans combats, sans inquiétudes, et qui pourtant n'est pas sans charme ; c'est le culte que la jeune fille rend à l'amour, et la mode comme l'amour se garde bien d'avertir son esclave ; elle se pare d'elle en silence ; elle sait que son nom l'effaroucherait.

En effet, la femme qu'un instinct de coquetterie rend élégante fuirait en reconnaissant l'idole qu'elle encense malgré elle ; si on lui disait : “ Vous êtes une femme à la mode,” elle s'alarmerait, et la crainte des prétentions, d'un ridicule lui ferait bientôt rechercher une modeste obscurité.

“ Une femme à la mode sans le savoir ” veut que sa toilette, sa démarche ressemblent à celles de toutes les autres femmes ; elle croit que cela est naturel ; elle ne sait pas que cette ressemblance vient du travail que font les autres femmes pour lui ressembler ; et comment pourrait-elle imaginer que l'on imite en elle ce qu'elle n'a copié de personne ? Il lui échappe parfois des naïvetés dont l'observateur s'amuse lorsqu'elle voit, par exemple, une femme vive et moqueuse changer subitement de caractère, se faire sentimentale et rêveuse, pour imiter sa langueur, pour singer son maintien nonchalant, cette démarche sans vivacité et pourtant si légère, toutes ces grâces enfin délicieuses parce qu'elles sont inimitables ; elle s'affiche de bonne foi ; elle ne comprend rien, à cette métamorphose, et, loin de féliciter son amie sur les nouveaux traits qu'elle emprunte, ne la voyant plus rire, elle la croit malade ou malheureuse, et vient lui dire avec bonté : “ Vous avez l'air bien triste ! Qu'avez-vous ? ?”

Mais ne nous appesantissons pas plus longtemps à dépeindre “ la femme à la mode sans le savoir ; ” peut-être à ce portrait quelques jeunes beautés se reconnaîtront-elles ; peut-être une fois éclairées, renonceront-elles au rôle qui leur sied si bien, et ce serait dommage.

“ Les femmes à la mode avec préméditation ” nous inspirent moins de crainte, et nous allons sans égards dévoiler leurs prétentions.

Les femmes à la mode ne sont presque jamais jolies.

Les femmes régulièrement belles sont rarement les plus élégantes ; la très grande recherche de la toilette est presque toujours une réparation ; elle sert à cacher un défaut, soit un peu de maigreur, soit un teint dont la fraîcheur est douteuse.

L'art de se “ bien mettre ” sait parer tout cela ; il s'inspire des obstacles.

Les gens qui n'ont point d'idées font mieux les

vers que la prose, les nécessités de la rime leur amenant parfois une idée.

Il en est ainsi des défauts de la taille ou de la figure : ils inspirent une quantité d'ornements qui font effet, qui séduisent parce qu'on n'a pas le secret de leur origine, et qui bientôt deviennent la mode universelle.

Les femmes, au contraire, dont la beauté est sans reproches, n'entendent rien à toutes ces malices, elles sont belles tout “ bêtement,” de là vient qu'elles ont moins de charme.

L'esprit d'une femme à la mode est en général borné, bien qu'il soit universel.

Son regard s'étend sur tout, mais il ne pénètre rien.

Le premier ridicule d'une femme à la mode est de regarder comme nulle toute son existence qui ne ressemble pas à la sienne ; pour elle, une femme qui a passé sa jeunesse sans être un jour à la mode, est une femme qui a “ manqué la vie,” expression que madame de Staël employait pour plaindre une femme qui n'avait jamais aimé.

Madame de X....., qui est à la mode cette année, a une sœur à la campagne ; cette sœur est fort heureuse : son mari l'aime, ses enfants sont beaux et bien élevés.

Eh bien ! Madame de X..... ne peut se consoler de l'affreuse destinée de sa sœur ; elle ne peut s'imaginer que l'on supporte une vie si mortellement ennuyeuse ; elle ne comprend pas que l'on soit heureux du bonheur. D'abord elle a plaint “ sa pauvre Caroline,” si jeune, si belle, ensevelie vivante ; ” mais quand elle s'est aperçue que la pauvre Caroline, loin de languir dans la retraite et de maudire son destin, s'en arrangeait à merveille, sa pitié s'est changée en indignation ; elle abandonne sa sœur ; elle est incorrigible, se dit-elle ; elle aime à s'ennuyer.

De l'autre côté, il faut en convenir, la pitié n'est pas moins risible. Lorsque par hasard la “ pauvre ” Caroline vient à Paris, et qu'elle voit sa sœur lancée dans un tourbillon de plaisirs, spectacles, dîners, concerts, parties de campagne, etc., etc. : “ Pauvre sœur, dit-elle à son tour, il faut bien qu'elle cherche à se distraire, une femme est si malheureuse de n'avoir pas d'enfants. Madame de X... regrette en effet de n'avoir pas d'enfants, mais non pas par l'idée que sa sœur lui suppose ; elle ne verrait point dans sa famille l'avenir de sa vieillesse et l'occupation de son cœur. “ Ah ! je voudrais avoir deux jolies petites filles, dit-elle ; je les habillerais toujours en blanc ; toutes les deux de même, avec de jolies petites capotes bleues ; je ne connais rien de si joli sur le devant d'une calèche que deux beaux enfants, etc. “ Voilà pour elle ce que serait la maternité.

Une femme à la mode n'aime véritablement rien, ni la musique ni la danse, ni la poésie, car les beaux-arts ne sont un plaisir pour elle qu'à de certaines conditions : elle n'aime la danse que dans une grande fête ; pour que la musique lui plaise, il faut qu'elle ait une loge aux premières aux Bouffons et que deux “ élégants ” la distraient. Jamais il viendra à l'idée d'une femme à la mode d'aller écouter Rubini dans une loge de rez-de-chaussée avec un vieil oncle !

Le premier besoin d'une femme à la mode est de produire de l'effet ; pour cela elle doit souvent manquer le goût dans sa toilette, mais il faut toujours que ce soit avec art. Le secret est de choisir des parures extraordinaires, qui soient avantageuses, une toilette jolie à l'œil, mais ridicule à raconter, dont le récit fasse scandale ; il faut que l'on s'écrie ; cela devait être affreux..... Eh bien ! non, c'était bizarre, mais elle était fort jolie.

Quand une femme à la mode est malade, son existence est suspendue, car c'est un faible dédommagement pour elle que d'appeler le médecin en vogue, que d'étremer un système nouveau, que d'avoir les prémisses de l'homœopathie.

Elle ne reprend un peu à la vie que par l'avenir des toilettes de la convalescence.

Un deuil ne l'afflige qu'autant que le noir lui sied mal ; elle compte avec impatience les jours qui amènent le demi-deuil pour lequel elle prépare d'avance une foule de petits ornements tristes, gris et noirs, qui serviront à agayer sa toilette, qui seront, pour ainsi dire, les consolations de sa parure.

Une femme à la mode, armée de sa frivolité, défendue par l'idée fixe de plaire, gardée par l'élégante sécheresse de son cœur, pourrait toute sa vie rester irréprochable..... si le premier devoir d'une femme “ femme à la mode ” n'était pas d'attacher à son char “ l'homme à la mode ; ” malheureusement le premier devoir de cet homme est à son tour de compromettre la femme à la mode, et de là résulte une suite de troubles, de scandales, qui, quoique tous à la mode, ne sont moins de grands malheurs qui font le désespoir des gens à la mode... ..et la consolation des envieux.

MME EMILE DE GIRARDIN.

LE TRAVAIL EST LA LOI NATURELLE DU GENRE HUMAIN.

“ C'est pour le travail qu'on règne. ” — Louis XIV.
En effet, c'est lui qui fait l'homme, l'intruit et lui donne un caractère pratique.

Il évoque l'obéissance, reveille l'attention et inspire la persévérance qui est le couronnement de toute œuvre.

Donnant à l'homme de la dextérité, il lui inspire du goût pour son état et de l'aptitude à bien transiger les affaires de la ordinaire.

Le travail est la loi naturelle du genre humain et le principe vivant qui fait avancer les hommes et les nations. Le plus grand nombre des hommes sont forcés par la nécessité de faire un travail manuel, pour pourvoir à leur subsistance ; mais nous devons tous travailler si nous voulons réellement jouir de la vie comme nous le désirons.

Le travail peut être un fardeau et un châtiment, mais il est aussi un honneur et une gloire.

Sans lui, rien ne peut être accompli.
Tout ce qui est grand dans l'homme dérive du travail, et la civilisation en est le produit.

C'est la paresse qui est la malédiction de l'homme et non le travail.

La paresse ravage le cœur de l'homme comme celui des nations, et les consume comme la rouille consume le fer.

L'Empereur Sévère sur son lit de mort souvent répétait à ses soldats :

“ Laboremus, ” nous devons travailler, et c'est par le travail seul que les généraux romains gardèrent leur autorité et leur pouvoir.

Plin, en parlant de la condition sociale de l'Italie, aux temps réculés, quand les occupations ordinaires de la vie rurale étaient compatibles avec la plus haute dignité civique, dit : que les généraux triomphants et leurs hommes étaient fiers de retourner à la charrue.

Dans ces jours, le sol était cultivé par des généraux, et la charrue creusant modestement son sillon était souvent tenue par un homme qui, quelques jours auparavant, avait reçu sur sa tête une couronne de lauriers à titre de bravoure et d'honneur.

Ce ne fut qu'après que les esclaves furent abandonnés employés dans divers départements de l'industrie que le travail fut considéré comme désolant et servile.

A partir de ce jour, la luxure et l'indolence deviennent les traits caractéristiques des classes gouvernantes de Rome, et plus tard, la chute de l'empire était inévitable.

La paresse ne fit jamais sa marque dans le monde et ne la fera jamais.

La paresse n'a jamais gravi une colline, ou surmonté une difficulté qu'elle pouvait éviter.

L'indolence a toujours failli dans la vie et failira toujours.

C'est dans la nature des choses qu'elle ne doit jamais réussir.

C'est un fardeau, une peste,—toujours inutiles et misérables. Burton, dans son curieux livre, le seul dit Johnson qui le matin me faisait lever deux heures plus tôt que je ne le désirais, décrit les causes de la mélancolie comme branche principale de la paresse. "La paresse," dit-il, est la mort du corps et de l'esprit, la nourrice de la méchanceté, la mère de tous les maux, un des sept péchés mortels, et le cousin du diable...

Un chien paresseux sera galeux; comment une personne peut-elle s'en exempter?

La paresse de l'esprit est encore pire que celle du corps; l'esprit, sans emploi, est une maladie, c'est la rouille de l'âme, c'est une calamité, c'est l'enfer.

Comme dans les eaux dormantes, où les vers et les immondices augmentent; les idées corrompues et méchantes abondent chez la personne paresseuse; l'âme est souillée...

J'ose ajouter hardiment que celui qui est paresseux, qu'il soit de la condition qu'il voudra, riche, bien allié, fortuné, heureux (donnez-lui tout ce que son cœur puisse désirer de choses et de bonheur, tout le contentement possible) tant qu'il sera paresseux, il ne se plaira jamais, ne sera pas bien de corps ni d'esprit; toujours fatigué, toujours malade, toujours contrarié, toujours dégoûté; pleurant, soupirant, se défiant; offensé du monde, de tout objet, se désignant mort ou emporté sur les ailes chimériques de quelques fantaisies.

Burton en dit encore beaucoup plus à cet effet; mais il se résume par un précepte.

Ne soyez pas solitaire. Ne soyez pas paresseux. Le travail et la science sont désormais les maîtres du monde a dit *De Salvandy*.

J. B. FREDERIC.

CONTES D'AUTOMNE.

LA LÉGENDE DES AULNES.

Je ne sais rien de plus touchant que l'histoire qui m'était contée ces jour-ci dans un village. Cette histoire n'est qu'une légende, mais qui pourra jamais dire combien on a pleuré, combien on pleure aujourd'hui encore à l'entendre! Les larmes font vivre; elles donnent leur éloquence aux choses. Allez du reste dire aux habitants du petit village de... que Lucile n'est pas morte des suites d'une valse et qu'aujourd'hui encore son fiancé et elle, ombres chéries réunies dans la même tombe, ne se lèvent pas au lever de la lune, pour danser sur l'herbe du cimetière leur danse favorite! Allez le leur dire, et verrez comment vous serez reçu!

* *

Lucile était, de son vivant, la plus douce, la plus charmante fille du village. La calomnie et la médisance n'avaient jamais eu prise sur elle; on la citait partout pour sa vertu. Sa mère et son père l'avaient élevée avec un soin jaloux, avec une sollicitude éclairée; ils n'en avaient fait ni une prude, ni une coquette. Aussi les jeunes gens conversaient-ils avec elle, la rencontrant sur la route, sans que personne y trouvât à redire. Ils savaient qu'elle aimait la danse, qu'elle en était folle, et lorsqu'il y avait quelque fête en perspective, ils

se plaisaient à lui demander la faveur d'une valse; c'était une faveur dont elle se montrait pas chiche, et on racontait même dans le village que souvent on la voyait faire des quadrilles avec des libellules qui abondaient dans les clairières de la forêt. Le lecteur a sans doute surpris plus d'un quadrille dansé par ces insectes, tout vêtus d'or et de diamants. C'est un merveilleux spectacle. Ils sont toujours quatre à quatre; et quand, suspendus aux rayons du soleil, ils entrent en danse, se balançant, faisant la chaîne et la pastourelle, réglant leurs mouvements sur cette musique idéale qui vient du ciel et de la terre, du bruit de l'eau et du murmure de la brise, du chant des oiseaux et du susurrement des insectes, on croirait assister à une féerie où tout est vrai, tout, même l'in vraisemblable. Lucile aimait à se mêler à ces pyrrhiques d'une nature en fête; elle rythmait ses pas sur les balancements des libellules, s'animant, s'emportant à mesure, jusqu'à ce qu'elle vint tomber, hors d'haleine, épuiser, sur le tapis vert de son bal improvisé. Ses parents lui adressaient de doux reproches; mais elle n'y prenait garde.—Je ne fais pas de mal! leur disait-elle. Il n'y avait rien à lui répondre. Elle ne faisait pas de mal; pourquoi l'eût-on grondée d'avantage?

* *

Sur ces entrefaites, un beau garçon du village la demanda en mariage; il avait du bien et de la conduite; on n'hésita pas à la lui accorder; et elle, elle se laissa faire. Jean était un beau valseur, et bien souvent, quand la dernière note de l'orchestre s'était éteinte et que danseurs et danseuses avaient déjà regagné leur place, ils se laissaient encore emporter, elle le lui, dans un tourbillon final. Ils tournaient, tournaient jusqu'à ne plus pouvoir tourner du tout, jusqu'à tomber sans mouvement sur leur banc. Comment n'aurait-elle pas pris pour mari un homme qui avait pour la valse à trois temps la prédilection qu'elle portait elle-même à cette danse des dieux?

Le contrat de mariage fut bien vite rédigé; ils se donnèrent mutuellement tout ce qu'ils possédaient, tout, jusqu'à leur cœur, jusqu'à leur amour pour la danse, et on convint que le dimanche qui précéderait la noce, il y aurait chez les parents de Lucile un grand bal, où on enterrerait réciproquement la vie de fille et de garçon.

* *

Les deux familles convoquèrent à cette fête le ban et l'arrière-ban de la contrée; et lorsque, le fameux jour étant enfin arrivé, on entendit retentir les premiers accords de l'orchestre, ce fut comme un délire universel. Tout le monde voulait faire fête aux jeunes et beaux fiancés. On vit à cette occasion ce qu'on n'avait jamais vu. Les anciens du village ouvrirent le bal, et ce fut un centenaire qui dansa avec Lucile la première mesure de la première valse. On le voit, les plus heureux augures semblaient s'être réunis pour assurer aux fiancés longue vie et bonheur parfait. Mais le ciel en avait déjà décidé autrement. Lucile, elle aussi, aimait trop le bal! Elle dansa toute la nuit, et le lendemain, matin, quand elle sortit pour regagner la maison, elle sentit un froid entre les deux épaules.

C'était la mort qui venait de la marquer de son sceau.

Vous dirai-je cette longue agonie? Lucile avait de la force d'âme; elle ne se fit aucune illusion, elle comprit que tout était fini; et elle s'éteignit, le sourire sur les lèvres, un soir, après l'*Angelus*. Elle était morte de la phthisie galopante: toujours, hélas! le galop galopant; toujours la valse effrénée, la valse sans fin! La phthisie elle-même s'était mise de la partie; ce fut ce mal sans nom, ce mal sans pitié

qui fut son dernier partner et qui l'emporta, inanimée et sans vie, dans un monde meilleur.

* *

Ce fut une lamentable cérémonie que l'enterrement de Lucile. Tout le monde pleurait. Jean,—hélas, il n'avait été fiancé qu'à la mort!—avait peine à se soutenir. Le reste de la journée, il se tint enfermé, ne voulant ni boire ni manger, refusant toute consolation.

Quand le soir fut venu, il sortit, errant à l'aventure, sans même se douter que ses pas le portaient vers le cimetière du village. La lune était dans son plein; elle versait sa douce et amicale clarté sur les aulnes qui entouraient le champ du repos; on eût dit qu'il y avait comme un frissonnement de vie dans ces arbustes chers à la légende et où les habitants du village voyaient comme autant de génies bienfaisants chargés de la garde des morts.

Le pauvre fiancé s'approcha de terre ou reposait Lucile; ses yeux étaient obscurcis de larmes; il avançait, foulant aux pieds plus d'une tombe, sans entendre les plaintes étouffées qui se levaient sur ses pas, comme pour lui reprocher de troubler le sommeil des morts.

Il était à quelques pas à peine du but de son pèlerinage, lorsqu'il aperçut une forme blanche qui se dégageait du bouquet d'aulnes au pied duquel dormait Lucile...

Nul doute! C'est elle! C'était sa fiancée qui venait à sa rencontre!

Il se précipita pour l'étreindre, pour l'arracher à son linceul, pour la remporter dans la réalité de la vie.

Mais à mesure qu'il approchait, Lucile semblait s'éloigner. Elle ne marchait pas. Elle suivait un mouvement rythmé, l'oreille tendue vers quelque mélodie invisible. Puis tout à coup elle tournait sur elle-même, se balançant comme on fait dans la valse et gagnant ainsi les bouquets d'aulnes voisins, qui tous s'inclinaient devant elle, comme pour lui livrer passage. La lune éclairait son front d'une lueur pâle: elle souriait, tendant les bras au pauvre fiancé, qui, sensiblement, et comme gagné à son tour par cette harmonie étrange, s'était mis à faire comme elle, à rythmer sa marche, à tourner sur lui-même, valsant, valsant encore, valsant toujours. Parfois il croyait atteindre Lucile, la toucher, la saisir. Mais en vain. Lucile lui échappait sans cesse, lui échappait toujours en semblant l'appeler davantage.

Ils allèrent ainsi jusqu'à l'aube, à travers les aulnes et un dépit des tombes; et ils iraient encore, si tout à coup si le pauvre fiancé hors d'haleine, n'était tombé sur la terre même où reposait Lucile.

La fatigue l'avait-elle gagné? S'était-il endormi?

La forme blanche se pencha sur lui comme pour le regarder, comme pour voir si c'était la mort ou le sommeil qui l'avait surpris!

Et lorsqu'elle l'eut bien considéré, un éclair de joie illumina son visage; puis ce fut tout. Le bouquet d'aulnes avait repris son immobilité. L'apparition avait disparu.

Le pauvre Jean dormait toujours. On le trouva, le lendemain matin, étendu sur la tombe de Lucile, mort comme était morte sa fiancée; le froid de l'aube avait fait coup double; il avait tué le fiancé comme il avait tué la fiancée.

On les réunit dans la même tombe, et les anciens du village vous diront quand vous voudrez, qu'il ne se passe pas de nuit que Lucile et son fiancé ne se lèvent de leur sommeil pour danser leur danse favorite le long des tombes et entre les bouquets d'aulnes. Ils aimaient trop le bal; c'est ce qui les a tués. Mais c'est aussi, dit la légende, ce qui les fait revivre après leur mort.

ROBINSON.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 5.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

VII

Au milieu de ces femmes vêtues à la dernière mode ou à la prochaine, dans le chatolement de ces robes aux rellets changeants, de ces coquetteries friponnes, de ces étoffes aux tons assourdis ou multicolores, dans cette élégance de séduisante mascarade qui suivait hardiment le goût du jour, Marsa, le teint mat, dans une robe de dentelle noire, ressemblait à une étrangère au milieu d'un bal paré. Michel la suivait du regard, épiait ses mouvements; mais elle, droite, immobile, comme un peu gênée, parlait peu, répondait à Yanski Varhély ou au prince Andras, ses voisins, et lorsque ses prunelles d'orientale rencontraient les yeux de Michel Menko, elle se détournait doucement, fuyant évidemment ces rencontres de regards avec autant de soin que le jeune homme les cherchait.

La fin du déjeuner arrivait, tout juste en même temps qu'une halte dans le trajet de Paris à Maisons-Laffitte où Marsa devait s'arrêter. On s'était levé de table, le café pris, les hommes allumant les cigares, les coquetteries féminines cherchant en bas, des miroirs pour réparer les échevellements qu'avait amenés la brise.

Le prince, un moment quittait Marsa, et le bateau s'arrêtait en face de Marly, en attendant que les éclusiers eussent mis à niveau l'eau du fleuve et ouvert le passage. Bien des passagers, avec une avidité presque enfantine de mouvement, un besoin nerveux de marcher dans l'herbe fraîche, s'élançaient alors gaiement sur le rivage.

Marsa restait seule, évidemment heureuse de ce grand silence qui, soudain tombait sur le steamer, tout à l'heure si bruyant.

Et pendant que les rires lointains de la rive se mêlaient au sourd murmure de l'eau passant, blanche d'écume, à travers l'écluse ouverte, elle, accoudée, ses beaux yeux noirs plongeant dans l'eau glauque, regardait fixement devant elle, tandis que le vent soulevait ses cheveux qu'il ébouriffait sur son front, enroulant parfois autour du cou de la jeune fille une de ses longues tresses noires dénouées, et qui flottaient comme les crinières aux étendards d'un pacha.

Michel Menko cherchait évidemment à se rapprocher d'elle, et faisait quelques pas vers la Tzigane lorsqu'il sentit une main brusque se poser sur son épaule.

Il se retourna, croyant que c'était le prince.

C'était Varhély qui disait au jeune homme :

—Eh bien ! mon cher comte, vous avez eu bien raison de venir de Londres pour cette fête ! Sans compter que Zilah est enchanté de vous voir. C'est assez curieux, n'est-ce pas ? cette composition hétéroclite de ces invités. La baronne Dinati nous a fourni une *olla-podrida* qui eût fait plaisir à son mari. Il y a un peu de tout. Ça ne vous étonne point ?

Non, dit Michel. C'est le monde nouveau, ce monde hybride. A Nice, j'ai rencontré la plupart de ces visages-là... On les retrouve partout.

—Pour moi, dit de sa voix rude Panski, ces gens-là sont des phénomènes !

—Des phénomènes ? Pas du tout. La vie actuelle est si compliquée que les événements et les êtres les plus inattendus y trouvent leur place. Vous n'avez point vécu, Varhély, ou vous n'avez vécu que pour votre idéal, la patrie, et tout vous stupéfie, vous ! Si vous aviez, comme moi, promené votre curiosité à travers le monde, vous ne vous étonneriez plus de rien... quoique, à dire vrai,—et

la voix du jeune homme devenait amère, saccadée et comme méchante,—il suffit de vieillir pour rencontrer bien des surprises déchirantes, mauvaises...

Il regardait, involontairement peut-être, Marsa Laszlo accoudée, là-bas.

—Oh ! ne parlez pas de vieillesse avant d'avoir passé par les épreuves que nous avons subies, dit Varhély. A dix-huit ans, Andras Zilah pouvait dire : "Je suis vieux." Il portait en même temps le deuil de tous les siens et celui de notre pays. Mais vous !... Vous avez grandi, mon cher, dans des temps heureux. L'Autriche, desserrant sa serre, vous permettait d'aimer librement et de servir notre cause, tout à votre aise. Vous êtes né riche, vous aviez épousé la plus charmante des femmes...

Michel Menko fronça le sourcil.

—C'est, il est vrai, fit Varhély, le deuil de votre vie. Il me semble que c'est hier que vous avez perdu la pauvre enfant ?

Il y a pourtant deux ans déjà, dit Michel, assombri tout à coup, en dépit de l'excitation fébrile qu'il essayait de se donner pour paraître gai. Deux ans !... le temps passe !

—Elle était si charmante, reprenait le vieux Yanski, ne s'apercevant point de l'expression d'ennui mêlée de tristesse qui passait sur le visage du jeune homme. Je l'avais connue toute petite, votre chère femme, chez son père qui me donna, un moment, asile à Prague, après la capitulation signée par Georgei. Quoique je fusse Hongrois et lui Bohême, son père m'aimait beaucoup.

—Oui, fit rapidement Michel, elle me parlait souvent de vous, mon cher Varhély. On lui avait appris aussi à vous aimer.

Et cherchant évidemment à détourner la conversation, à fuir un souvenir qui lui était pénible :

—Ah ! dit-il... Georgei !... les batailles !... Notre génération n'a pas connu vos belles espérances, et vos deuils, voyez-vous, avaient plus de joies que nos ennuis. Nous sommes des inutiles, nous !... Ma parole, il me semble même que nous sommes un peu des détraqués, des éternés, n'aimant rien et aimant tout, prêts à commettre ce que nous prenons pour des folies, et ce qui n'est, après tout, que des misères, en ce temps de réalisme !... Je vous envie ces journées de lutttes, les belles folies de 48, de 49. Combattre ainsi, c'était vivre !

Et pendant qu'il parlait, son maigre visage devenait plus mélancolique, ses yeux cherchant encore instinctivement la fiancée du prince Andras.

Il quitta Varhély, après avoir laissé tomber la conversation peu à peu et s'approcha de Marsa, lentement, suivant de son regard le regard de cette femme qui, encore seule, le menton dans la main, la prunelle perdue, semblait attirée par les remous du fleuve.

Très ému, mordillant sa moustache, en regardant avec une sorte d'inquiétude farouche du côté du rivage où la haute silhouette du prince donnait le bras à la baronne Dinati apparaissait, Michel Menko s'arrêta avant d'adresser la parole à Marsa, qui ne l'avait point vu et se laissait évidemment emporter bien loin par quelque rêve...

Doucement, à voix basse, avec un accent étriqué et hésitant, il laissa alors tomber ce nom :

—Marsa !

La jeune fille tressaillit ; tout son corps convulsé, comme par une secousse électrique, et la tête à demi masquée par la chevelure que le vent lui fouettait au visage, elle se retourna, très brusque, enfonçant son regard noir dans les yeux suppliants du jeune homme.

—Marsa ! répéta Michel sur le ton humble de la prière.

—Que me voulez-vous ? dit-elle. Pourquoi me parlez-vous ? Vous avez dû pourtant remarquer quel soin je mets à vous éviter.

—Et c'est ce qui me navre. Vous me rendez fou. Si vous saviez ce que je souffre !

Il parlait rapidement, toujours très bas et comme s'il sentait que les secondes valaient des siècles.

Elle, la voix brève, coupante et sans pitié, lui répondait d'un ton sec, plus dur encore que ce regard implacable qu'elle laissait tomber sur lui.

—Vous souffrez ? La vie est donc juste ? C'est un prêt pour un rendu.

Le ton, comme les paroles, était volontairement presque vulgaire, et faisait tressaillir Michel Menko comme si chaque syllabe de ces mots rapides l'eût souffleté.

—Marsa ! dit-il, essayant de mettre dans ce nom une supplication éloquente faite pour désarmer. Marsa !...

—Je m'appelle Marsa Laszlo, je m'appellerai dans quelques jours la princesse Zilah, répondit la jeune fille passant fièrement devant Michel, et je vous saurai gré de ne point me contraindre à vous en faire souvenir.

Elle lui avait jeté cet ordre avec un tel accent hautain, résolu, presque méprisant, un tel pli de lèvres soulignant le jaillissement d'un double éclair sous la raie sombre des sourcils froncés, que Menko, courbant la tête instinctivement murmurait :

—Pardon !

—Mais il s'enfonçait dans la paume de la main les ongles de ses doigts serrés en les voyant quitter ce coin du bateau pour aller s'accouder plus loin,—plus loin de lui, comme si la présence du jeune comte lui eût été une insulte.

Des larmes refoulées brusquement, avec une fierté farouche, des larmes de rage, montaient aux prunelles de cet homme pendant qu'il la regardait, elle, le corps à demi penché, svelte, adorable, reprenait au-dessous de l'eau, sa pose accoudée et son rêve, son rêve triste ou son beau rêve interrompu...

VIII

Marsa se sentait envahie d'une sorte de torpeur heureuse et pendant que les hôtes de la baronne Dinati, le Japonais Yamada, les misses anglaises, les jeunes attachés d'ambassade, tous ces Parisiens exotiques, poussés par Jacquemin, roi des plaisirs, organisaient sur le pont une salle de bal, demandant aux Tziganes des polkas de Fahrback et des valse de Strauss, la jeune fille entendit Andras qui, venant à elle, son souffle effleurant sa joue, lui disait tout bas :

—Ah ! que je vous aime ! Et vous, m'aimez-vous, Marsa ?

—Je suis heureuse ! répondait-elle alors sans bouger, fermant maintenant les yeux à demi, et s'il fallait donner pour vous ma vie, je la donnerais avec joie, vous me croyez, n'est-ce pas ?... Vous me croyez bien ?...

A l'arrière du bateau, Michel Menko, immobile, regardait, sans les voir peut-être, filer les paysages, les maisons du Pecq, les villas de Saint-Germain, la longue terrasse ourlant la sombre masse des arbres, la grande plaine du côté de Paris avec le mont Valérien se dressant au fond, et les deux tours du Trocadéro, dont la coupole d'or étincelait au soleil, et la buée d'un bleu noir qui montait, là-bas, comme l'haleine épaisse de la Ville.

Le bateau marchait lentement, comme si le prince Andras eût donné l'ordre de retarder le plus possible l'arrivée à Maisons-Laffitte, où tout devait finir pour lui de cette fête puisque Marsa débarquerait là.

On apercevait déjà, à l'horizon, le vieux moulin, debout, avec son large toit d'ardoises sur sa forte assise de pierres. Le clocher de Sartrouville dressait sa flèche en pierre au-dessus des toits rouges étagés le long de la rive, sur ce coteau surmonté, comme d'une dentelle, de peupliers qui continuaient, le long du fleuve, jusqu'à Cormeilles.

Une lumière bleue, pareille à une fine nuée, en-

veloppait maintenant au loin ce paysage. Des trains passaient, en grondant, à toute vapeur, sur le pont du chemin de fer dont ils faisaient trembler la fonte.

—Allons!... voilà un rêve qui s'en va! dit Marsa.

—Le plus beau commencera bientôt, murmura Andras Zilah, et celui-là, qui sera une réalité, c'est celui que j'ai appelé toute ma vie, de toute mon âme et que je n'avais jamais rencontré: l'amour! Je n'ose pas trop promener le mot que je n'ai pas dit à vingt ans.

Marsa enveloppa le comte d'un regard d'admiration dévouée, de passion profonde, qui disait à cet homme combien, il avait raison de parler d'amour et de se croire aimé.

Autour d'eux, la valse finissait, pour recommencer en quadrille.

Le petit Japonais, avec son rire éternel, pareil à ceux qu'on voit sur les bons-hommes des *netz-kés* d'Ivoir de son pays, demandait à une jeune anglaise péraphaélite pourquoi elle ne dansait pas.

Parce que je digère! répondait la poétique miss d'une voix mourante. Mais vous dansez pour deux, sir!

—S'il y avait des *assessoires*, répliquait le Japonais, montrant ses dents, je conduirai le cotillon!

Le bateau stoppa à Maisons-Laffitte. Les grands arbres du parc formaient à quelques mètres de la rive d'une masse profonde où les toits des pavillons du château apparaissaient, devinés plutôt qu'aperçus. Des batelets et des canots de pêche dormaient amarrés.

—Quel dommage que tout finisse! disait la petite baronne Dinati, rouge de plaisir, appétissante comme une cerise.

Au moins nous commencerons ça. Maisons-Laffitte c'est trop près! Nous irons à Rouen la prochaine fois! Ou plutôt je vous invite tous à Paris, à une fête de jour, une partie de polo, un lunch, un *garden party*, à ce que vous voudrez! Je rédigerai le programme avec Yamada et Jacquemin!

—Volontiers, répondait la petite bronze, saluant du front, des genoux, des épaules, correctement. Une collaboration avec M. Jacquemin!... Ça sera très amusant!

Au moment où Marsa Laszlo mettait le pied à terre, lestement, sans prendre la main que, le regardant bien en face, lui tendait Michel Menko, qui s'était mis là, sans nul doute, pour la guetter au passage, le jeune homme s'approcha d'elle rapidement et, dans le brouhaha du débarquement, sans que personne entendit, il jeta d'un ton bref ces mots à l'oreille de la fille:

—Chez vous, ce soir. Il le faut.

Elle le regarda, devenue glacée.

Les yeux de Michel Menko étaient à la fois pleins de larmes et de flammes.

—Je le veux! dit-il fermement.

Elle ne répondit pas et, allant vers Andras Zilah, elle prit hardiment le bras du prince pendant que Michel, comme s'il n'eût rien vu, s'inclinait.

Le général Vogotzine, rubicond, marchait derrière, murmurant sous sa moustache, dans un sourire baigné d'érucation:

—Belle journée, allons!... Belle journée!... Un rude soleil, par exemple!... Migraine!... Rude soleil!... Mais des rudes vins!...

IX

Au moment où la Tzigane, débarquant du bateau au bras du prince, rentrait au logis, avec Vogotzine dans le coupé de son cocher avait amené là, attendant tout près de la rive, Marsa envoya à Andras un salut passionné, où il avait, dans un seul geste, tout un monde de troubles, de tristesse et d'amour.

Le prince remonta alors auprès de ses hôtes et le bateau que Marsa regardait encore par une vi-

tre s'éloigna emportant "ce rêve" comme elle avait dit à Andras.

Jusqu'à son logis, la jeune fille ne dit pas un mot. A ses côtés le général digérait et se plaignait du soleil qui lui avait, le tokai aidant, frappé sur la tête.

Puis quand, descendue de voiture, Marsa se retrouva seule dans sa chambre—le cri qui sorti de sa poitrine fut un cri de douleur, la colère désespérée:

—Ah! quand je pense... quand je pense qu'on m'envie!

Elle regrettait d'avoir laissé partir Andras sans lui avoir livré, là, sur-le-champ, le secret de son existence. Elle ne le reverrait que le lendemain. Que c'était long ces heures qu'il fallait vivre!

Et Marsa, que la femme de chambre venait de déshabiller, restait à sa fenêtre, songeant, regardant machinalement devant elle et entendant encore la voix de Michel Menko s'enfoncer dans son oreille comme une vrille.

Qu'avait-il donc dit, ce Michel?

Elle n'osait pas le croire. *Je le veux!* Il avait dit: "Je le veux?"

Qui sait? Quelqu'un à côté de Marsa, l'avait entendu peut-être?

—Je le veux!

Le soir venait. Au-dessus des larges masses des marronniers, les hautes crêtes des peupliers, avec le fourmillement des feuilles, s'agitaient comme les panaches de la forêt, leurs cimes avivées par le soleil couchant sur un ciel d'un bleu tendre, tandis que la teinte du crépuscule s'étendait, s'allongeait sur la campagne et sur le parc, où, à travers les haies et les branches, des traînées de lumière jaune, comme des fumées d'or ou de cuivre, laissaient encore de diviner le soleil.

Vaguement Marsa, le cœur plein d'une mélancolie que ce crépuscule commençant augmentait, se rappelait, se répétait toujours, avec des tressaillements de rage et de dégoût ces mots brefs de Michel Menko, tout bas jetés comme une menace:

—Je le veux!

Et elle demeurait là, depuis des heures, la pensée perdue, comme hypnotisée par un point fixe regardé dans le vide.

Elle entendit, tout à coup, dans le jardin, les chiens aboyer et tenus en laisse par un domestique elle vit, à travers les massifs de fleurs et les yucas, *Duna* et *Bundas*, allonger leurs grands corps noirs vers la grille, où un homme apparaissait, qu'en se penchant au balcon Marsa reconnut bien vite.

—Le misérable! dit-elle entre ses dents serrées. C'était Michel Menko.

Il avait dû s'arrêter avant Paris et venir à Maisons-Laffitte en hâte.

L'unique pensée de Marsa, dans le premier mouvement de colère, fut de refuser sa porte au jeune homme.

—Je n'y suis pas! cria-t-elle à tout hasard. Je n'y suis pas!...

Puis brusquement son idée changea.

Il était courageux et plus digne d'elle de braver le danger en face.

Elle sonna.

—Vous ferez entrer M. le comte de Menko au petit salon, dit-elle à un domestique accouru.

—Nous allons bien voir! fit alors la Tzigane, après s'être regardée dans la glace comme pour mesurer sa résolution, savoir si elle paraissait trembler devant un ennemi et un péril.

Le petit salon dans lequel le jeune comte était introduit occupait l'aile gauche du logis, et Marsa aimait à s'y tenir d'ordinaire parce qu'on y était bien seul. Elle l'avait fait meubler avec un goût rare, demi-hindou et semi-byzantin, un long divan courant le long de la muraille tendue d'étoffe grise relevée de filets grenat, avec des tapis de Kashmir jetés là comme au hasard, des tableaux de Pentekofen,—fermes hongroises ou scènes de batail-

le, sentinelles perdues dans la neige,—deux consoles chargées de livres, de revues, de brochures et une table ronde à incrustations égyptiennes recouverte d'un tapis persan sur lequel des bronzes d'art de Lanceray et de petits poignards cisilés couraient.

Ce salon communiquait avec un salon beaucoup plus grand où, d'ordinaire, le général Vogotzine faisait sa sieste ou s'allongeait, envoyant aux tentures la fumée de son tabac. Marsa laissait là à son oncle, très libre, préférant pour elle l'espèce de petit pavillon, ouvert sur le jardin aux touffes de fleurs et la perspective lointaine de ses verdure, sapins et chênes de lierre, dont l'ombre verte tombait sur les pelouses.

Michel Menko le connaissait, ce petit salon, pour y avoir plus d'une fois, jadis, entendu Marsa jouant ses airs favoris, là devant ce piano encore ouvert, et le tabouret relevant à demi le tapis de Smyrne où elle avait posé ses pieds.

Il la renvoyait, il la cherchait et la retrouvait à cette place même, et debout, nerveux, tordant ses moustaches, il avait hâte qu'elle apparût; il tendait l'oreille pour saisir, de l'autre côté de la portière tombée qui séparait les deux salons, le bruit de la robe de Marsa, et il n'entendait que le son régulier des lèvres du vieux Vogotzine humant le bout d'ambre de sa pipe.

Le général, tout à l'heure, s'était levé à demi de son fauteuil, avait fait un geste de la main à Michel, et lui avait dit de sa voix grasse:

—"Vous venez saluer Marsa? Eh bien! vous en avez donc eu assez de cette partie de bateau? Très jolie, mais le diable emporte le soleil... J'ai le crâne dans un état... Ce sont peut-être des rhumatismes... Mais c'est bien fait pour moi... Au lieu de rester chez soi très tranquille!"

Et il s'était remis à fumer, le dos bien entré dans les ressorts doux du fauteuil, puis, brusquement Menko l'avait vu soulever sa lourde personne et le général était allé dans le jardin.

—J'aime autant fumer à l'air, je me congestionne ici!

Marsa, qui vit passer Vogotzine, le laissa partir, satisfaite qu'il fût loin du tête-à-tête avec Michel Menko et elle entra hardiment dans le petit salon où le comte, l'ayant entendue, se tenait droit comme s'il se fût agi d'une attaque à soutenir.

Avant de se dire un mot, Marsa ayant refermé la porte derrière elle, ces deux êtres se regardèrent un moment bien en face, comme s'ils eussent voulu mesurer le degré de hardiesse qu'ils avaient l'un et l'autre; puis Marsa, ouvrant le feu la première, croisa les bras et dit bravement, d'un ton bref:

—Eh bien, vous avez voulu me voir. Me voici! Que me voulez-vous?

—Vous demander nettement si cela est vrai, Marsa, que vous allez épouser le prince Zilah.

Elle essaya de rire.

Ce rire nerveux se brisa, mais elle dit pourtant, avec ironie:

—Ah!... C'est pour cela que vous êtes ici?

—Oui.

—Il était alors parfaitement inutile de vous déranger. Vous me demandez une chose que vous savez bien, que tout le monde sait et que tout le monde a dû vous dire puisque vous avez eu l'audace d'assister à cette fête de fiançailles!

—C'est vrai, dit Michel froidement, mais cela, je ne l'ai appris que par hasard, vous ne me l'avez dit que par aventure et je voulais l'entendre répéter!

—Est-ce que vous dois compte de ma conduite? demanda Marsa avec une hauteur méprisante.

Il se tut un moment, fit quelques pas dans le salon, posa son chapeau sur la petite table ronde et, du ton de la prière suppliant tout à coup, devenant humble, non pas d'attitude, mais dans la voix:

—Écoutez, Marsa, dit-il, vous avez cent fois raison de me haïr, je vous ai trompée. J'ai menti. Je me suis conduit d'une manière indigne de vous,

indigne de moi ! Mais pour racheter cette faute, ce crime, si vous voulez, je suis prêt à faire ce que vous m'ordonnez, à être votre misérable esclave pour obtenir ce pardon que je viens vous demander et que je vous demanderai à genoux, si vous l'ordonnez !

L'habituel froncement de sourcils de la Tzigane marquait son front de sa barre noire.

—Je n'ai rien à vous pardonner, je n'ai rien à vous ordonner, dit-elle d'un air plus ennuyé que sévère, humiliant et dédaigneux. J'ai à vous demander de me laisser libre et de ne reparaitre jamais dans ma vie !

—Alors, je vois que vous ne me comprenez pas !... fit Michel avec une brusquerie soudaine.

—Non, je l'avoue, pas du tout.

—En vous demandant si vous allez épouser le prince Andras, je vous demandais aussi, n'avez-vous pas deviné ? cette autre chose : "Voulez-vous m'épouser, moi, Michel Menko ?"

—Vous ? s'écria la jeune fille.

Il y avait dans ce cri, dans ce *vous !* jeté avec un mouvement rapide de recul, une stupéfaction faite d'effroi, de mépris et de colère.

Menko et fut comme souffleté.

—Vous ? dit-elle encore.

Et il sentait gronder dans ce mot tout un amas de rancœurs cruelles, de haines étouffées qui, brusquement, faisaient explosion, menaçantes.

—Oui, moi, dit Michel, supportant le choc en se roidissant contre l'injure de ce cri, de ce mouvement méprisant contre l'expression même du visage de Marsa. Moi qui vous aime, moi à qui vous avez appartenu, moi que vous avez aimé !

—Ah ! ne dites pas cela, vous ! s'écria-t-elle en bondissant sur la petite table où les armes traînaient parmi les objets d'art. Ne soyez pas assez vil pour me parler d'un passé dont il ne me reste rien que le dégoût ! Que pas un mot qui me le rappelle ne monte à vos lèvres, pas un, vous entendez, ou je vous tue comme un insulteur et comme un lâche !

—A la bonne heure, Marsa ! dit-il avec une expression de passion folle. Je mourrais de votre main et vous n'épouseriez pas cet homme !

Elle était tombée, — se faisant peur à elle-même, écartant sa vue de ces poignards qui brillaient, — sur le tapis du divan, courbée, les deux mains serrées entre les genoux et elle suivait du regard, un regard de fauve, ce Michel qui lui disait maintenant, s'exaltant follement à cette idée de mourir par elle :

—Vous devez bien savoir, Marsa, que ce n'est pas la mort qui peut effrayer un homme comme moi ! Ce qui me fait peur, c'est, vous voyant perdue un moment, et vous perdre tout à fait : c'est de savoir qu'un autre sera votre mari, vous aimera, recevra vos caresses et vos baisers ! Voyez-vous, à cette idée que cela est possible, il me passe des visions de folie devant les yeux. Je me sens capable de tout pour vous ressaisir. Marsa ! Marsa ! Mais vous m'avez aimé pourtant, moi !

—J'aime l'honneur, la vérité, la droiture, dit Marsa de sa voix qui devenait sèche, implacable. J'ai cru vous aimer. Je ne vous aimais pas !

—Vous ne m'aimez pas ? dit-il.

Ce coup droit, en plein cœur, dans ses souvenirs, dans son passé, dans ce qui était le remords et le charme cruel de sa vie, lui faisait l'effet d'une lame rougie entrant dans sa chair.

—Non, non, non, je ne vous aimais pas. J'ai cru vous aimer, je vous le répète.

Savais-je ce que c'était que la vie même quand vous êtes venu ? J'étais souffrante, malade, condamnée, croyant mourir, n'ayant jamais entendu un mot de pitié tomber d'autres lèvres que les vôtres... J'ai pu croire que vous étiez un homme d'honneur. Vous n'étiez qu'un misérable. Vous m'avez trompée. Vous vous êtes donné à moi comme libre. Vous étiez marié. Faible, malgré cette énergie qui me ferait aujourd'hui me tuer sur

l'heure, — oh ! me déchirer de mes ongles plutôt que de vous appartenir une fois encore, — je vous ai écouté ; j'ai pris pour de l'amour ce qui n'était qu'un ramage banal ; moitié par violence et moitié par ruse, comme toujours, vous êtes devenu mon enfant, je ne sais comment, je ne sais plus quand, — je tâche d'oublier ce mauvais rêve ; — et lorsque, aveuglée par vous, croyant que j'avais pour vous de l'amour, car je le croyais, soit, je me figurais m'être donnée pour la vie à un homme digne du dévouement profond, ardent que je sentais prêt en moi, en tous les sacrifices ; lorsque je vous ai donné ma foi, lorsque vous m'avez prise par une conversation banale, par un hasard, dans un bal, que ce Michel Menko, dont j'ai horreur de porter le nom, sera mon mari, — vous me le répétiez dans vos mensonges, — ce comte Menko, cet homme d'honneur, celui à qui je croyais naïvement, est marié, marié à Vienne et a déjà donné ce nom dont il trafique comme d'un instrument d'infamie et comme d'un moyen de plaisir !... Ah ! pouah ! c'est hideux cela, tenez, dit la Tzigane dont le corps tout entier frissonnait de dégoût et qui instinctivement se reculait sur le divan comme à l'approche de quelque contact détesté.

Michel, le visage convulsé, fort pâle, écoutait, baissant le front.

—Tout ce que vous dites est la vérité, Marsa, mais ma vie, toute ma vie pour expier ce mensonge !

—Il y a des infamies qu'on efface jamais. Point de pardon à qui n'a point d'excuse.

—Une excuse ? Si, Marsa, j'en ai une ! J'en ai une : je vous aimais !

—Et parce que vous m'aimiez, il fallait me trahir, me mentir et me tâcher perdre ?

Je vous avais vue, je n'aimais point la femme que j'avais épousée ; je voulais, — espérant je ne savais quelle impossibilité future, — me rapprocher de vous, et, pour me faire aimer, je n'osais dire que je n'étais pas libre. Mais si je mentais, c'est que je tremblais de n'avoir pas le droit de vous entourer de mon dévouement ; c'est que j'avais peur de ne pouvoir être aimé, et que cette passion que j'avais pour vous emplissait chaque jour davantage ma vie ! Ah ! cela sur tout ce qu'il y a de sacré, je vous le jure ! Je vous le jure !

Il lui rappelait alors, tandis qu'elle relevait avec une expression méprisante sa belle lèvre fière, il évoquait devant elle leurs premières rencontres, cette soirée chez lady Brolway, à Pau, où il l'avait vue pour la première fois, leurs causeries, l'impression ineffaçable produite sur lui par sa beauté, et cette saison d'hiver, ces promenades pleines de féeries qu'ils avaient faites, là-bas, dans l'enivrement de cette saison tiède, sous les arbres dont pas un souffle de vent ne faisait osciller les feuilles et ces excursions par les vallées aux tons d'or, de pourpre ou de vert sombre avec l'horizon des Pyrénées et la neige blanche comme couronne, au loin, dans le soleil. Elle ne se rappelait donc pas des lentes causeries sur la terrasse, les soirées qui sentaient le printemps, et ce jour où, près du Gave, elle avait failli mourir, emportée par le cheval qu'il avait saisi aux naseaux, se laissant secouer et traîner sur le sable pour la sauver ? Oui, il l'avait aimée, bien aimée, et c'est parce que, tenant à portée de sa main cet amour qui l'enflammerait il redoutait comme une mort de se voir chassé de ce paradis qu'il avait caché à Marsa la vérité sur la vie. Et, sans doute, en interrogeant un de ces Hongrois ou de ces Viennois qui habitaient Pau, elle eût pu savoir que le comte Menko, premier secrétaire d'ambassade de l'Autriche-Hongrie à Paris, avait épousé l'héritière d'une des familles les plus considérables de Prague, jolie fille, mais inintelligente et hautaine, ne comprenant guère le caractère plein de contrastes de son mari, détestant Vienne où il la conduisait, Paris où il la voulait présenter, et exigeait peu à peu de Menko qu'il vécût au pied

du Hhraschin, dans cette vieille ville de Bohême où, avec ses instincts de mondain et ses ambitions de diplomate, il étouffait littéralement. Alors, soutenue dans cette sorte de duel avec son mari par sa famille, la jeune femme dictait presque à Michel Menko ses conditions. Elle entendait vivre à Prague, auprès des siens, dont les vieilles idées, les préjugés, l'âpre amour de l'argent et les habitudes déplaisaient au jeune Hongrois. Libre donc à lui de choisir. Sa femme abandonnerait volontiers une partie de sa dot pour reconquérir son indépendance. "Il était juste, disait-elle insolemment que, s'étant trompée sur les goûts de l'homme qu'elle épousait par raison plutôt que par inclination, elle payât son étourderie.

Payer ! Le mot avait fait monter le sang au front de Menko. N'eût-il pas été riche, comme il l'était, eût-il eu besoin de gagner son pain heure par heure pour vivre qu'il n'eût pas souffert qu'on osât lui parler ainsi d'une telle façon brutale. Il s'était irrité, emporté, secouant le joug que voulait lui imposer la fille entêtée du vieux gentilhomme tchèque ; et il partait, rompant brusquement une union où l'époux et la femme s'apercevaient si cruellement de leur erreur.

Cette sorte de divorce librement consenti, sans scandale et sans bruit, Marsa eût pu savoir qu'il existait de fait si elle eût douté, un moment de la parole de Menko. Mais lorsqu'il s'était présenté à elle, avec toutes les allures d'un prétendant et les timidités d'un fiancé, comment eût-elle supposé que cet homme pouvait mentir ou taire un tel secret ?

La pauvre Marsa, enthousiaste, illuminée, âme dès longtemps éprise de l'audace chevaleresque, du courage de toutes les vertus mâles qui étaient celles de sa Hongrie elle-même ; Marsa enivrée dès son enfance par les récits presque fantastiques des légendes de la guerre de l'indépendance, et plus tard, par ses lectures, ses causeries, ses réflexions et ses comparaisons mentales, Marsa s'enivrait elle-même de cette espèce de poussière d'héroïsme qui dégagait ce passé comme une fleur son pollen, devait appartenir, au moins par l'imagination, au premier être qui, passant dans sa vie, incarnerait pour elle le charme même et la bravoure de sa race.

(A suivre.)

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.

Décisions judiciaires concernant les journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et ne prouve "prima facie" d'intention de fraude.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

LIVRES CANADIENS :

- À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Gœsbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE

DES DAMES

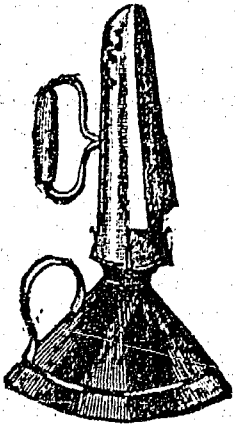
Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.



1er Prix à l'Exposition Provinciale DE 1884.

Brevet du Capit. CHAGNON.

Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 17 & 19 Rue St-Jacques, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.

AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS-XAVIER.
 Boîte B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir BRILLANT.

William Snow

FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.
 CO UP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE" JOURNAL ILLUSTRE
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'abonnement : \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

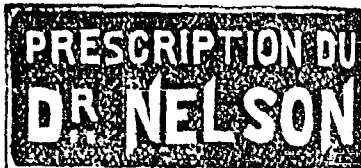
LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PAIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.



LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.
PAIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & CIE

CHAPELIERS

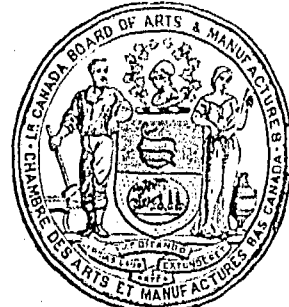
PARISIENS



LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—

Rue St-Laurent

MONTREAL.

A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester & Sarguinnet, MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSE and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.